

Derniers combats de la basse-Somme (4 - 12 juin 1940)

Nous devons à l'obligeance du R.P. RAYEZ, S.J, la communication de cet intéressant document dû au R.P. Paul de CHATEAUVIEUX, S.J, qui a servi comme officier dans les combats de Moyenneville et des environs.

L'importance de cet article nous obligera à la publier en fragments, qui, nous l'espérons, ne seront pas trop nombreux.

Avant-propos de Paul de CHATEAUVIEUX

Lorsqu'après l'attaque du 5 juin, les allemands ayant passé la Somme se dirigèrent bientôt, de la région, deux Divisions Blindées vers Forges les Eaux, puis Rouen, ils isolèrent du reste de l'armée française, dans ce mouvement, un groupe de quelques Divisions qui se retrouvèrent prises entre eux et la mer. L'histoire de ces unités qui venaient de soutenir les derniers combats de la Basse Somme, notamment à Abbeville, fut alors singulièrement abrégée. L'intention d'aller passer le Seine à Rouen, puis de s'embarquer au Havre, devint vite irréalisable, du fait que nous décrochions à peine de la Bresle, où des Divisions ennemies nous avaient fortement engagés, que d'autres éléments allemands se présentaient déjà devant Rouen, où ils entraient le 9 juin. Deux jours après, ils remontaient nous prendre à revers, tandis que l'on tentait à Saint Valéry en Caux un embarquement dont quelques petites unités seules purent profiter, car, à peine était-il commencé que l'aviation et l'artillerie allemande venaient l'interrompre. Complètement encerclées, ayant perdu les trains de combat et de ravitaillement au cours du combat en retraite, les unités qui restaient ne pouvaient plus rien d'efficace. Bien des points d'appui sauvèrent l'honneur en tirant jusqu'à la dernière cartouche et en détruisant tout le matériel avant de se rendre. Le 12 juin au soir, les allemands comptaient là environ 30000 prisonniers, dont au moins 3 Généraux. L'histoire de notre « Armée de la Basse-Somme » était close. L'on ne saura sans doute que plus tard tout ce qu'elle eu de pages glorieuses en sa brièveté, et qu'écrivirent par exemple certaines Divisions Légères de Cavalerie. L'infanterie que j'ai vue autour de moi n'eut peut-être pas d'occasion ? ni surtout les moyens de déployer de grandes actions d'éclat, mais elle accomplit pourtant dans l'attaque et dans le combat en retraite, le plus dur de tous, des tâches humbles, toujours semblables et qui témoignaient par là même dans leur similitude, d'un héroïsme obscur : celui de se remettre en place chaque matin avec détermination, après la marche de nuit, en sachant à l'avance, exactement, ce qui va se passer : que ce sera comme hier, que l'on tiendra un trop grand front avec trop peu d'armes automatiques (peut-être une de moins encore qu'hier) : alors l'infiltration qu'on ne peut empêcher, les mitraillettes qui éclatent par derrière. La petite comédie qu'il faut jouer calmement devant les hommes : « Ce n'est rien, quelques parachutistes que poursuit la section du corps franc ». Le calme complice de tel ou tel qui fait semblant de croire. La nuit qui est tombée. L'ordre de repli : « Rejoindre à tel village ». Mais on n'a pas de cartes. Les mitraillettes claquent toujours dans le dos. On regarde la boussole : Faisons comme hier ! Sud, un quart Sud-ouest. Derrière moi ! Colonne par un. En avant.

Voici donc trois épisodes de cette courte histoire vécue avec le 15e régiment d'infanterie alpine de la 31e DIA entre le 4 et 12 juin.

Attaque sur Abbeville

Combats en retraite

Le dernier coup de canon.

* L'attaque sur la tête de pont d'Abbeville.

3 juin, à l'aube. La nuit vient de nous acheminer dans une petite vallée charmante. Pâturages. La buée couvre les fonds. Il y a un hameau Ercourt (Somme), disait la plaque (il y a 8 jours nous étions encore sur la Sarre). Les hommes vont s'étendre pour dormir. Mais on découvre des vaches. Des corvées vont traire. Le lait blanc et tiède est comme une récompense pour ces 40 derniers kilomètres de marche nocturne, où l'on s'arrête et repart sans cesse. Une journée pour souffler. A minuit ce sera le départ pour la mise en place. A 3H30 l'attaque.

Tandis que les unités se camouflent et se reposent, les chefs de Bataillons et les Officiers spécialistes sont convoqués au P.C Régiment 9 heures. Nous arrivons dans la salle à manger du château. Un parterre d'officiers de toutes Armes. Le Colonel R. Cdt l'infanterie Divisionnaire 31 développe le thème de l'attaque. On se penche sur la carte.

Entrée Est du village d'Ercourt



Moyenneville est un gros bourg situé à 5 kilomètres au Sud-ouest d'Abbeville à qui l'unit un chemin de grande communication. Ce sera à peu près l'axe de notre attaque. Un peu en arrière du bourg, le touchant presque, le hameau de Béhen



A 1500 mètres à l'Est un autre hameau, Bienfay. Voilà à peu près notre base de départ. Entre nous et Abbeville, les allemands ont établi là une tête de pont sur la rive gauche de la Somme. L'on va essayer de les refouler.



Église de Béhen.

Fortement réduite par la 4eme Division Cuirassée il y a 8 jours, puis par des combats d'infanterie, elle n'a pas plus maintenant qu'une profondeur de 5 à 6 kilomètres. Sa base sur la Somme semble toutefois un peu éminence sur la gauche « La Croix-qui-corne » un bois allongé juste devant nous, à droite, le village de Yonval, qui marque la présence d'un petit ravin.



Enfin, plus à l'Est encore, le Camp de César et le Mont Caubert, où viendra se briser hélas ! L'attaque de la 2ème Division Cuirassée. Mais ce n'est plus notre secteur.

Placée sous le commandement du Général Britannique FORTUNE, la Division attaquera à côté d'unités Écossaises. A l'intérieur de la D.I c'est le 15^{ème} R.I.A qui mènera l'attaque. Tandis que nous attaquerons de front la tête de pont (dans une direction perpendiculaire à la Somme), des éléments britanniques à l'ouest et des unités Cuirassées à l'Est, attaqueront de gauche et de droite, à la rencontre l'un de l'autre, dans un mouvement sensiblement parallèle au fleuve, faisant un effet de cisaille. Nous avons un appui d'artillerie de 6 à 7 groupes de 75 et de 105, et 40 chars R35 et H39 précéderont nos deux Bataillons de tête. De leur côté les Britanniques mettront en action 100 pièces d'artillerie environ. Une préparation de toute l'artillerie précédera l'attaque de 10 minutes de 3h20 à 3h30 et aura notamment pour but de masquer l'arrivée des chars. Les renseignements fournis par l'E.M Britannique signalent, entre autres choses, que les allemands semblent retirer des troupes de la tête de pont. Le Général VAUTHIER. Commandant la 31^{ème} D.I.A survenu vers la fin de la séance commente ces renseignements ; il s'efforce de nous communiquer l'impression qui doit s'en dégager, qu'avec les moyens dont nous disposons, l'affaire doit réussir. Aussi, a-t-il insisté auprès du Général FORTUNE pour que celui-ci demande 300 avions à la R.A.F, qui ont été refusés jusqu'ici. « Dites à vos hommes que nous avons tous les chars qui suffiraient sans l'artillerie et toute l'artillerie qui suffirait sans les chars ». L'on en vient alors aux questions de détail entre les commandants d'unités des diverses armes, artillerie, chars, transmission, du génie et de l'infanterie etc. Pour moi, Officier Anti Chars du régiment qui attaque, je voulais fixer deux points : savoir d'abord quels modèles de chars seraient en action du côté allié et sur notre secteur, pour les faire remémorer à mes hommes sur leur carnet de silhouettes, et ensuite établir des conventions qui éviteraient à des chefs de pièces, excisés par cette première grande attaque de leur vie, de défoncer avec soins un char français ayant l'air de foncer sur eux. Le Chef du Bataillon des chars décida donc que lorsque les chars reviendraient vers la base de départ ils auraient leur tourelle tournée vers l'ennemi, vers l'arrière, et de plus agitaient petit drapeau que certaines unités possédaient, blanc et rouge ou tricolore.

2 heures de l'après midi. Cela fait 5 heures que l'on discute, et le ventre creux. Enfin la séance est levée. Après un repas express, le Commandant du 1^{er} Bataillon auquel je suis affecté, avec une section anti-char, emmène ses Commandants de Compagnie faire une reconnaissance du terrain. En route il leur explique à son tour le thème général. Nous arrivons à Béhen et nous approchons le plus près possible du bois allongé avec des allures de sioux. A la jumelle on fouille la campagne. Les blés, les orges et le foin sont déjà hauts et on a beau regarder avec soin, la ligne des avant-postes des allemands, maître en matière de camouflage, ne se précise guère. A 500 mètres toutefois, sur la route de Moyenneville à Abbeville que nous prendrons demain, quelques silhouettes traversent en courant puis se blottissent. Des haies, des meules de paille doivent dissimuler de véritables nids à surprises. Le Commandant du Bataillon, vieux baroudeur marocain s'avance seul jusqu'à 50 mètres des allemands. On attend. L'attente paraît longue. Enfin, il revient. « Je les ai vus dit-il. Ils sont par petits groupes et travaillent. Le terrain est plus traître qu'on ne pense. Ce sera dur et le Bataillon y perdra du monde. Enfin, avec les chars ça pourra aller ». Nos camarades des chars entrevus à la réunion du matin, arrivent justement eux aussi pour faire leur reconnaissance. On repère du regard et du geste sur le terrain les contours de la base de départ qu'on n'aura pas le temps de parcourir, car les Officiers de chars doivent repartir tout de suite chercher et préparer leurs machines à 40 kilomètres d'ici. Nous voulons quand même aller reconnaître au moins les sorties Nord de Moyenneville, qu'on ne voit pas bien d'ici. Le village a été pris et repris et a beaucoup souffert. En ce moment il est tenu par les Britanniques. En passant devant quelques maisons on entend le ronflement de leurs petits fourneaux à vapeur d'essence qui font la cuisine sans fumée. Détail appréciable. Combien de fois la fumée de nos cuisines à-t-elle compliqué les problèmes du cantonnement et attiré le feu de l'artillerie. Contacts avec un Captain Britannique. Très cordial. On s'explique dans un mélange d'anglais, de français et même d'allemand. Il nous conduit à la lisière du village. De là on voit mieux le bois allongé.

Malgré tout, à 3h30, les deux compagnies de tête s'élancent derrière leurs Capitaines. Mais bien des vides se font aussitôt dans les rangs. Ici ou là un groupe, une section sont absolument cloués au sol. Il leur faudra attendre. Dans une rue du village, il y a encore une ou deux sections qui y ont été surprises par la contre-préparation allemande avant qu'elles n'aient atteint les issues. Quand toutes ces petites unités pourront enfin s'élaner à travers champs, les têtes de leurs Compagnies seront déjà assez loin en avant, et comme disparue, absorbées par les herbes.

Hélas, cette attaque qui vient de partir courageusement après des émotions diverses, est, en somme déjà disloquée. A mon tour maintenant. Il a été fixé que dès que les Compagnies de tête auront dépassé le bois allongé je devrai serrer sur les sections de 2^{ème} échelons, me déplacer en position de batterie, pour aller m'installer à la hauteur des échelons de tête, quand ils auront conquis le premier objectif, ou à la demande d'un des Commandants de la Compagnie.

3h 25. Les canons antichars que j'ai laissés au centre du village au commandement du sous-officier adjoint devraient être maintenant à l'entrée Nord où je suis venu faire l'interprète.

3h 40. Toujours rien. Notre préparation est finie. Le tir allemand ralentit et surtout on entend maintenant le sifflement des arrivées, guide précieux, qui permet d'apprécier le point de chute à 100 mètres près environ et progresse assez vite jusqu'au milieu du village, dans une série de plat-ventres et de bonds. Hélas, c'est déjà le spectacle des morts et des blessés. La section d'accompagnement des Voltigeurs a été touchée. Cependant les pièces sont toujours en batterie dans trois rues principales, mais les chenillettes ne sont pas là. Toujours en effet dans la crainte de donner l'éveil aux allemands, on avait décidé que les chenillettes dont le bruit rappelle celui des chars, ne participeraient pas à la mise en place : on monterait les pièces avec les chevaux et les chenillettes n'arriveraient qu'à 3h30, à la fin de la préparation d'artillerie, qui couvrirait leur bruit. Seulement, en route, dans le chemin creux, elles durent d'abord s'écarter pour laisser passer des chars retardataires, puis furent reprises dans une colonne de camions qu'immobilisa bientôt la contre-préparation allemande. Enfin à 4 h elles arrivent. Vite on sort deux batteries, on va atteler. Vlan ! Un deuxième barrage allemand sur le village. Il est moins dense, mais nous coiffe exactement et dure longtemps. Je suis à plat sur un côté de la route ; de l'autre côté, un F.M dans un trou, qui prend d'enfilade une rue adjacente. Le tireur, un petit homme, est très calme. Son arme est posée sur un tas de déblais. Tout à coup un sifflement qui se rapproche comme l'éclair. Je baisse la tête. Celui-ci est pour lui ou pour moi. Baoum ! Je relève la tête. A la place du petit déblai sur lequel était posé le F.M il n'y a plus rien, la route est nette. Un peu de fumée flotte. Je vais crier au chargeur aplati un peu en arrière : « Est-ce que le F.M est tué ? » Et miracle, un cache-flamme sort du trou. L'arme se pose de nouveau à plat. Une tête suit l'arme. Le regard s'ouvre et fixe immédiatement la route à interdire. « Es-tu blessé ? » La tête fait non. Brave petit homme que je ne connais pas. Je me souviens toujours du sang- froid qu'il t'a fallu pour enlever l'arme à temps et puis te remettre tout de suite en position de tir, le regard instantanément jeté dans la direction à interdire. Enfin se fait une accalmie. On se précipite, on finit d'atteler, les chenillettes démarrent derrière moi. Au pas de course nous atteignons la sortie Nord. On s'engage à la lisière dans un petit chemin. « Stop ! », l'on met en batterie et l'on camouffle les machines, car au dessus de nous tourne lentement en rond la terrible libellule, l'avion de reconnaissance allemand. S'il nous a vus, nous sommes sûr de notre affaire.

(1) Les sections de canon de 25 n'étaient pas dotées d'armes automatiques dans les R.I. Néanmoins pour ne pas risquer qu'un matériel très coûteux et très important ne fut anéanti par un simple soldat allemand qui aurait démoli les servants avec sa mitrailleuse, j'avais obtenu qu'une demi-section de voltigeurs, munie de 2 F.M, nous accompagnât à l'attaque.

Avec tout cela l'attaque doit être loin et il s'agit maintenant d'entrer en liaison avec elle. Avec des agents de transmission je me porte en avant pour essayer de voir. On ne voit rien. Les herbes sont hautes, le terrain assez dénivélé et on ne peut rester longtemps debout sans que l'endroit devienne bientôt malsain. De petites abeilles passent au-dessus de la tête « psïou, psïou ». On comprend tout de suite. L'on s'accroupit et l'on va plus loin. Mais toujours rien. Cependant nous croisons des hommes qui reviennent. Les uns portant des blessés, les autres blessés eux-mêmes. En voici un qui a le bras en écharpe. Je l'interpelle : « De quelle compagnie es-tu ? » - « De la 2 » - « Où est ton Capitaine ? » - « Il est tué » - « Quelle est ta section ? » - « Celle du Lieutenant X..., mon Lieutenant » - « Bon, dis moi où il est lui ? » - « Il est tué » - des larmes coulent maintenant sur les traits tirés de l'homme : « Il n'y a plus personne, mon Lieutenant ; si vous aviez vu çà ! Le Capitaine marchait en tête. Il avait à peine atteint la butte, qu'il a reçu une balle au front. Il est tombé par devant lui. Le Lieutenant n'était pas loin. On l'appelle. Il dit : « En avant ! Et puis il y a un obus qui éclate tout près. Il est tombé lui aussi » - « Mais dis moi, où est la Compagnie maintenant » - « Je ne sais pas, mon Lieutenant » - « Voyons, retourne-toi. Tu vois le bois là-bas ? » - « Oui » - « Et bien ! est-ce que la Compagnie est plus près ou plus loin ? » - « Oh ! Plus loin, mon Lieutenant » - « Bon. Mais est-ce qu'elle est jusqu'à la maison là-bas ? » - « Je ne sais pas, mon lieutenant. J'ai été blessé après le bois » - « Eh bien,

merci quand même. Rentre dans le village ; au premier croisement tu verras un poste de secours anglais. Il y a déjà des blessés chez nous. Après ça, va si tu peux au P.C du Bataillon raconter tout ce que tu m'as dit » - « Au revoir mon Lieutenant » - « Au revoir, mon vieux, va vite te faire soigner. »

Je décide alors d'aller avec une pièce jusqu'à la corne du bois. De là on verra ce qui se passe. Nous atteignons la route. Quelle belle cible nous allons offrir : une chenillette, sa remorque, un canon ! Près d'une douzaine de mètres. Eh bien, vous parlez d'une chance ! Voilà un char qui vient sur nous. Tandis que nous stoppons et mettons en batterie j'entends à 50 mètres des commandements préparatoires. C'est une pièce de la Compagnie Divisionnaire Antichars qui est derrière une haie. Deux pièces pour un char : Il est cuit. Mais il faut d'abord voir si ce n'est pas un Français. On ne voit plus que la coupole, mais son canon est tourné dans notre direction. IL est dans une dénivellation du terrain ; et toujours ces maudites céréales et ces foins ! Enfin, il me semble bien à la jumelle, que c'est un des nôtres. Il n'y a qu'à aller voir. Je crie de faire attention, et je saute dans le champ. Aussitôt j'entends les petites abeilles autour de moi (il doit y avoir sûrement là-bas quelque salopard qui est plein d'attention pour la sortie du village). C'est bien un char français. Il s'agit maintenant qu'il ne me tire pas dessus. Je l'aborde par derrière. Il a des « évêques sur le côté de la tourelle : Je frappe dessus avec mon mousqueton et je crie de toutes mes forces. Le char s'arrête ? La tourelle s'ouvre un peu, puis plus grande. C'est un camarade entrevu la veille à la réunion. « Où vas-tu avec ton engin ? On a failli te défoncer, mon vieux. Pas de drapeau et la tourelle tournée contre nous ! » - « Ah ! Bon. Moi, je viens d'arriver. Je suis de la section de réserve ». A ce moment j'aperçois soigneusement coincé à l'extérieur, entre les câbles de traction et le blindage, le fameux petit drapeau : »prends-le au moins à l'intérieur. Je te rappelle qu'on a failli te démolir ». On se quitte et il s'éloigne vers Abbeville.

En revenant à la pièce j'apprends qu'il y a une Compagnie du Bataillon de réserve tout à côté avec un officier. Enfin je vais pouvoir avoir des renseignements. Le lieutenant G. est là en effet avec deux sections et occupe les deux côtés dont les Anglais tiennent le troisième. Il m'apprend que l'attaque du premier Bataillon n'a pas abouti. Les deux Commandants de Compagnie de tête ont été tués tout de suite, puis trois chefs de section sont tombés, tués ou blessés. Néanmoins, une des deux Compagnies a été jusqu'à l'objectif, mais elle n'a pu le conquérir. Elle est morte dessus. L'autre a été arrêtée par un tir d'échappe d'armes automatiques qui venaient de la Croix-qui-corne. Le bataillon de réserve a essayé de neutraliser cette résistance, mais il s'est heurté à un feu très supérieur. Seule, la troisième Compagnie a pu remplir sa mission qui était de nettoyer le bois allongé et de se porter ensuite en réserve des deux premières. Mais que sont les deux premières maintenant ? Il n'y a plus qu'à regrouper et organiser défensivement autour de village les éléments qui restent et attendre de nouveaux ordres. Je retourne à ma section antichar. Nouveau changement de batterie, pour rentrer dans un petit enclos. Puis, avec les mousquetons des hommes et les deux F.M de la section d'accompagnement on organise un petit point d'appui ? Bientôt on y dirigera les éléments isolés qui reviennent de l'avant avec des armes mais plus de munitions.

Tandis que la rage au cœur nous commençons à voir revenir en « pièce détachées » un Bataillon qui s'était vraiment distingué à l'ouest des Vosges dans le fameux sous-quartier de Vollmunster-Omerrsviller, il y a comme un renversement qui se fait dans le son de la bataille. On sent que l'attaque est finie et que c'est maintenant l'ennemi qui « bourre ». Tous ceux qui durant cette guerre de mouvement ont été une fois suspendus à l'écoute du feu de l'infanterie, sur la ligne de résistance, connaissent ce moment angoissant qui est comme la vision d'une ligne de changement de pente dans les événements. On est là, dans un sillon ou dans une haie, les camarades des sections de tête sont là-bas devant et l'on ne voit rien. L'on entend seulement, on entend intensément. On se représente dans le lointain les contours de la ligne de feu, définie par les coups rageurs de nos F.M, le ton saccadé de nos mitrailleuses Hotchkiss et les longues rafales sur bande articulée des mitrailleuses légères allemandes. Normalement, il s'est « établi tout de suite, au contact, une certaine proportion entre les deux feux que l'oreille connaît bien. Le feu allemand domine, mais c'est comme normal, il y a deux fois plus d'armes automatiques. Seulement, tout d'un coup c'est la cassure, la disproportion. On sait que l'ennemi avance. On le sent. Il bourre. Ses rafales se font longues, indéfinies. Les coups toujours rageurs de nos F.M sont plus courts, plus rares surtout. On n'entend plus les saccades des Hotchkiss. Maintenant on distingue l'extraordinaire cadence des mitrillettes. La pente est franchie. L'ennemi se rapproche. La suprématie du feu l'a emporté. Des camarades arrivent en courant, se retournent, s'agenouillent ou se couchent, tirent puis bondissent y et nous dépassent. C'est nous maintenant qui allons tirer. « Attention les gars ! Feu ! ».

Mais l'ennemi sans doute n'a pas mission de pousser dans le village, car c'est à peine s'il riposte maintenant aux coups de la base de départ. Cependant les ordres arrivent. Le 1er Bataillon est retiré de l'action. Ses

éléments iront se regrouper à Ercourt. A Moyenneville le 2ème Bataillon, ramené sur la base de départ s'établira en défensive à la place des Anglais qui doivent quitter la position à 21 heures. Ma section de 25 est affectée au 2ème Bataillon. Tandis que je vais au P.C prendre des ordres de détail, un camarade qui redescend me raconte comment cela c'est passé de son côté. Tout d'abord le tir de contre-préparation reçu au départ a opéré un premier dispersement des unités, puis la tactique de l'infanterie adverse s'est montée déroutante. On s'était plus ou moins imaginé qu'on allait rencontrer à un moment donné une sorte de ligne d'avant-poste, ou de résistance, en face de laquelle on serait arrêté un instant le temps de la tâter, de se regrouper, puis on aurait donné l'assaut précédé par les chars. Rien de tout cela. Les allemands s'étaient répartis par petits groupes de deux ou trois sur une assez grande profondeur. Les uns dans les trous, des autres dans les meules, ou même dans les arbres. Tous bien camouflés. Ils avaient laissé nos sections bien pénétrer, puis sur ces hommes dans le brouillard du matin au milieu des explosions d'obus, les mitraillettes étaient entrées en action. Tirant dans le dos, de flanc, de front ; un peu partout. Autour de lui l'attaque se trouva singulièrement disloquée. Il fallut du temps à ces hommes, déjà durement secoués par les coups de l'artillerie, essoufflés et maintenant collés à terre, pour comprendre la situation. C'avait été pendant un moment une série de petits combats particuliers. Mitraillettes contre mousquetons. Hommes cachés contre hommes bondissant. Enfin il avait pu avancer encore un peu, mais avait été cloué au sol par un barrage d'armes automatiques. Il était resté là à plat ventre de 4 h du matin à midi. Envoyant des hommes de liaison qui ne revenaient pas. Recevant dès qu'il levait la tête des balles de derrière comme de devant. Et puis, seul le Capitaine avait vu le terrain, la veille, de jour ; lui maintenant, n'avait plus une idée exacte de l'endroit où il se trouvait par rapport à l'objectif qu'il ne voyait même pas. Il essaya encore de progresser. Perdit 2 hommes de plus. Alors n'ayant presque plus de munitions et voyant personne venir de l'arrière, lentement, n'ayant plus que 2 F.M sur 3 et 5 boîtes-chargeurs, il s'était replié en gardant le contact jusqu'à la base de départ. Il ne se souvenait pas d'avoir vu nos chars. Ce point demeura du reste un mystère pour lui et d'autres camarades du 1er Bataillon. Notre infanterie en débouchant de Moyenneville ne vit pas les chars qui devaient l'accompagner sauf 3 ou 4. Sans doute ne furent-ils pas retardés par la contre-préparation d'artillerie et foncèrent-ils courageusement, très en avant ou bien, comme celui que j'avais rencontré ont-ils perdu leur direction ou pris un axe de marche différent du nôtre ? On n'en sait rien. Il n'y aurait du reste rien d'étonnant à cela car peut-être comme nous et comme beaucoup de batterie d'artillerie qui essayèrent de nous appuyer, n'avaient-ils pas de cartes. Ceci était du reste une des raisons pour lesquelles des Artilleurs avaient supplié la veille, unis aux Fantassins, qu'on ne fit pas les 10 minutes de préparation d'artillerie, véritable signal pour l'ennemi, moyen insuffisant de couvrir l'arrivée des chars, solution qui supposait enfin qu'on eut en même temps que de bonnes cartes, des renseignements très précis sur les points intéressants à pilonner, ce qui n'était pas le cas. Ils proposaient de faire plutôt des tirs de harcèlement pendant la nuit sur des points de passages obligés connus, et sur les positions de batteries ennemies déjà repérées. Aussi, tandis qu'ils durent tirer à 3h20 sans avoir grande conviction de nous préparer vraiment le chemin, étaient-ils sur de donner à l'ennemi une indication claire sur le moment de l'attaque. Celui-ci du reste ne devait pas en avoir besoin. La veille, en effet, un de nos camarades, envoyé en mission à l'arrière fut interpellé au retour, à 20 kms de là par un brave homme qui lui dit : « dépêchez-vous de pédaler mon Lieutenant, si vous voulez être là-haut pour 3h30 ! » - Enfin lorsqu'à 3h25 nous reçûmes sur la base de départ même une contre-préparation qui ne nous surprit qu'à moitié, nous ignorions encore l'essentiel de l'histoire ; nous n'attaquions pas une tête de pont que l'ennemi évacuait, mais nous tombions sur la mise en place du dispositif ennemi pour la grande attaque allemande du 5 juin 1940.



Colonne allemande traversant Huppy – Rue la Haut

Source photo : Kévin PRAMAYON

* Combats en retraite.

C'est encore le 15^{ème} R.IA qui, sur le secteur de la division, reçut l'attaque allemande, le 5 juin au matin, avec seulement en ligne deux Bataillons durement éprouvés par l'attaque qu'ils avaient fait la veille et qui ne s'attendait pas à recevoir une telle poussée d'une tête de pont « qui se vidait ». A 10 h l'ennemi, se faisant faucher des files entières, pénétrait dans Moyenneville par l'entrée Nord, où moins d'une section (30 hommes et 2 F.M) devait tenir un point d'appui occupé la veille par une compagnie Britannique entière. A 11h il faut abandonner Moyenneville pour Béhen, à 300 mètres en arrière. Là, l'ennemi fut arrêté net par le tir de nos mitrailleuses et notre artillerie. Ces 300 mètres furent tout ce que put obtenir sa grande attaque sur notre secteur, ce jour là, malgré sa supériorité numérique et ses Stukas qui vinrent en toute tranquillité durant l'après-midi bombarder en piqué nos P.C et nos batteries. Malheureusement nous y eûmes des pertes cruelles.

Notre Chef de Corps le Colonel FAVATIER, officier d'une conscience admirable, travailleur acharné, toujours sur la brèche, et adoré de tout le régiment, hommes et officiers, fût tué au milieu de son E.M. Il avait tenu à mettre son P.C sur la base de départ même, pour être plus près de nous. Deux fois repéré, il changea d'emplacement, et ne voulant pas reculer, il se contenta de tourner autour de Béhen. La troisième fois, le 5 juin à 3 h de l'après midi la progression allemande étant stoppée sur son front, le Colonel se disposait à prendre enfin un rapide repas avec son E.M quand un obus frappa la branche maîtresse de l'arbre sous lequel il se tenait. Avec lui furent tués son Capitaine-adjoint et plusieurs hommes, tandis qu'un grand nombre d'officiers et d'hommes étaient blessés. Le soir vers 17 h, le 15^{ème} R.IA enfin relevé par le 81^{ème} commençait à redescendre vers Ercourt. A 22h, le commandement décidait de lâcher la Somme et la 31^{ème} D.I.A recevait l'ordre de décrocher. Plusieurs jours de combats en retraite allaient commencer. Ils ne durèrent qu'une semaine ; aussi en essayant maintenant de retracer la physionomie ou plutôt le mouvement de l'un d'entre eux, c'est moins à nous que je pense qu'à nos camarades des Armées qui firent la retraite de France, et dont on ne se rend généralement pas assez compte qu'en combattant en retraite pendant trois semaines ou trente jours consécutifs, ils accomplirent là une besogne extraordinaire, plus dure que tout, plus dure que la plupart des attaques, plus dure que la plupart des combats défensifs, même encerclés, parce que dans ceux-là on n'a ni la fatigue continue de la marche, ni la sensation démoralisante de toujours reculer.

De coupure en coupure, de rivières, en ruisseaux, c'est-à-dire de la Bresle entre Blangy et Neslette, à Envermeu sur l'Eaulne, puis de l'Eaulne à Torcy sur L'Arques, nous arrivâmes à Veules les Roses, le 11 juin, dans la région de Saint Valéry en Caux, petit port sur la Manche dont chaque marche nocturne nous avait insensiblement rapprochés et où nous conduisait l'espoir d'un embarquement.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, une courte marche de 20 kms nous avait amenés d'Envermeu jusqu'à une pittoresque région située à 15 kms au Sud-est de Dieppe et comprise entre l'Arques et la Scie, deux toutes petites rivières parallèles distantes à cet endroit de 5 à 6 kms, et qui selon une direction presque Sud Nord courent se jeter dans la mer près de Dieppe. Dans un dispositif particulier, le régiment, si mes souvenirs sont exacts, s'était établi pour éviter toute surprise, deux Bataillons face au Nord-est sur l'Arques un Bataillon tournant le dos aux deux autres et faisant face au Sud-ouest sur la Scie.

J'étais à côté du P.C régiment vers 6h du matin avec deux pièces de canon lorsque j'ai reçu l'ordre d'aller les placer sur le front du 1^{er} Bataillon. J'ai dit plus haut que ce Bataillon était sur l'Arques, mais à ce moment je l'ignorais tout à fait, comme j'ignorais même qu'il existât par là une rivière de ce nom. L'ordre que je reçus portait seulement que le P.C du 1^{er} bon, se trouvait à hauteur du lieu dit « La Chapelle du Bourgay ». Me voilà donc en route pour de lieu-dit, du pas des deux chevaux qui traînaient nos canons. Des indigènes m'ont indiqué que c'est à une heure de là sur la route de Dieppe. Nous y voilà. On interroge : « Vous n'avez pas vu un bataillon qui serait cantonné par là ? » Non, on n'a rien vu. « Mais peut-être plus bas, me dit une brave femme : en continuant la route, par là, vous tomberez sur la rivière au pont de Torcy. Il paraît que des soldats sont par là ». C'est la fatigante histoire qui recommence tous les matins : découvrir à travers la nature, dans un bled dont on ne possède pas de carte et qui est généralement évacué, des unités que l'étendue du front à couvrir et surtout l'expérience vite acquise des bombardements ont forcé à une grande dispersion, à un parfait camouflage et peu de circulation. J'en ai peut-être pour jusqu'à cet après-midi avant de trouver ceux que je cherche. On met en batterie le long de la route. Puis utilisant le seul moyen de transport, que je n'ai jamais eu à ma disposition pendant ces jours là ? Je monte sur un avant-train et fouette cocher ! Au bout de trois kms et après une descente en S au milieu de bois superbes, je vois le pont. Il doit être certainement gardé et je cherche. Il y a bien des soldats, mais ils sont d'un autre Régiment, et ne sont là

que pour chercher du ravitaillement. Il n'y a qu'à remonter et à explorer de l'autre côté de la Chapelle. Inquiet du pont de Torcy non gardé, je laisse une pièce en batterie dans sa direction et je continue mes recherches. A 1500 mètres, à un croisement, il y a enfin les soldats de chez nous. Mais ils sont du 2ème bon et n'ont vu personne du 1er. En descendant par le chemin qui croise la grande route, je trouverai, me disent-ils des hommes du Régiment qui ne sont pas de leur Bataillon. C'est peut-être une chance qui m'est offerte.

Je m'engage sur le chemin qui débouche sur l'Arques en un magnifique point de vue. Là je retrouve une de mes pièces affectées au deuxième Bataillon et je commence à comprendre la situation. En regardant la rivière je la vois filer sur ma gauche vers Dieppe. De ce côté-là du chemin il y a le 2ème Bataillon qui est en liaison avec les Anglais lesquels s'étendent jusque vers Dieppe et se livrent en ce moment à un violent duel d'artillerie avec les Allemands, par-dessus la vallée. Dans ces conditions, entre moi et Torcy que je devine à ma droite, doit se trouver le 1er Bon, camouflé dans cinq à six cents hectares de bois. Tandis que je fais ces réflexions mes hommes me font remarquer qu'il est bientôt une heure et que je dois avoir faim. Façon polie de me rappeler que nous n'avons pas mangé ni les uns ni les autres depuis la veille même heure et qu'ils espèrent que je vais bientôt les ravitailler ? Sur ce point en effet les antichars, toujours détachés de droite et de gauche ne doivent compter que sur eux-mêmes. En fait, ma mission se trouve remplie puisque les deux routes qui enserrent le secteur du 1er Bon, sont maintenant garnies en armes antichars. Aussi après avoir envoyé à la découverte de cette unité un agent de transmission muni d'un bout de papier qui s'intitule pompeusement « Compte rendu » je m'attaque à la solution du problème de l'heure. En utilisant toujours un avant train je me rends au P.C Régiment, et là, sur la base du troc, reposant sur 40 litres d'essence que je viens de repérer dans un réservoir inexploré d'un camion abandonné, j'obtiens une voiture pour une heure, avec du pain et des conserves. Je m'empresse d'aller faire la distribution car on entend déjà les premiers coups de feu dans la vallée qui rétablissent le contact sur le front de nos Bataillons. Et nous nous apprêtons aux émotions de ces soirées d'accrochage et de décrochage auxquelles nous commençons à nous habituer. Mais ce soir il y aura une variante.

J'étais en effet à peine revenu à ma pièce du centre qu'éclatent à 300 mètres devant nous dans un groupe de maison et d'arbres, les vives cadences de mitrailleuses allemandes auxquelles répondent quelques maigres coups de feu. Bientôt arrivent en courant des hommes affolés qui viennent se mettre derrière nous en criant : « Des parachutistes nous ont surpris. Ils ont tué le Sergent, blessé le Capitaine etc. ... ». Ce sont des gens d'une Compagnie de Pionniers qui étaient en train de faire la sieste quand ils furent de fait brutalement éveillés par des mitrailleuses. Un Sergent a bondi et va tirer quand il tombe. Des hommes saisissent leurs fusils et tirent, d'autres vont les imiter quand ils constatent qu'ils n'ont pas emporté de cartouches et se dispersent à travers champs ? Les uns s'arrêtent à ma hauteur, d'autres tombèrent sur le Commandement du Régiment, qui les reçut à coups de pieds quelque part et après leur avoir fait donner des cartouches les renvoya reconquérir séance tenante leurs cantonnements. Comme ils avaient l'air de plus en plus abrutis les uns que les autres, je les rangeai derrière une haie : « Vous allez voir tas d'ahuris, qu'avec cinquante pétoires on peut tout de même faire taire deux parachutistes.

Vous allez tous tirer, en temps que moi, sur les arbres là-bas, à hauteur des toits, pour ne pas blesser les copains. A mon commandement. En joue. Feu ! » - 50 coups parte en même temps, faisant un bruit énorme. De plus, comme il y a malgré tout un certain décalage entre les départs, cela avait l'air d'une rafale d'une arme automatique extrêmement puissante. Je fis deux pelotons qui tiraient alternativement. Au bout de cinq salves, les types criaient et voulaient continuer. J'arrêtai le feu. On écoute : vous voyez, on n'entend plus de mitraillettes. Là-dessus, je les mets au commandement d'un sergent-chef découvert parmi eux et ils s'en vont, tandis que, tout heureux et fier de mon coup, je me promets d'utiliser à la prochaine occasion les effets psychologiques salutaires de l'antique feu de salve. Je devais le faire, deux jours plus tard, et constater aussi ses effets meurtriers.

Arrivent les ordres pour le soir. Décrochage à 10 h. Point de direction : Saint Valéry en Caux. Mes deux pièces marchent toujours avec le 1er Bon. Cette fois-ci le commandement prévient que la marche sera dure, que les retardataires seront abandonnés, cette étape représentant la dernière chance tentée pour sauver le Régiment. (Il s'agissait d'arriver à Saint Valéry en Caux avant les divisions allemandes qu'on savait à Rouen). Le décrochage fut très pénible, certaines unités engagées à la mitraillette par des groupes d'assaut ennemis ne purent quitter leurs positions qu'à minuit.

* Le dernier coup de canon.

A 6h ce matin le contact a été repris sur trois côtés du village. Et depuis 8h du point d'appui que je commande, nous tirons à la mitrailleuse et au F.M sur les colonnes allemandes qui passent sur un chemin entre 800 et 1000 mètres en direction de Neville. D'abord j'ai pensé que c'était des Anglais tant ils avaient l'air tranquilles. Et j'ai arrêté une mitrailleuse qui avait commencé de tirer. Mais bientôt un observateur me signale à la jumelle des types qui poussent un troupeau de vaches devant eux et marchent à côté des bêtes en se baissant. ça c'est spécifiquement allemand. On connaît le coup. Ils nous l'ont joué à Moyenneville. Le tir fut repris et dure en course. Seulement nous dûmes le payer en subissant plusieurs tirs aussi de la part d'un ou deux « Minen » !

On vient tout à coup m'avertir que de l'autre côté du village on voit très bien les chars allemands ; il faudrait y amener les canons de 25, on les aurait facilement. Pour l'instant, selon la tactique des ordres reçus, les trois canons dont je dispose barrent les trois principales entrées du village, dans lequel nous avons mission de résister. Enfin je vais voir l'affaire. Arrivé, dans la lisière Est, j'aperçois en effet cinq tanks légers à deux mitrailleuses sous la tourelle qui se disposent à attaquer le village. Il n'y a qu'à les attendre aux entrées. Ce sont les ordres et c'est du reste ce qu'il y a de plus logique. Je me fais mal voir des voltigeurs, mais tant pis ! Pour amener mes pièces, il faudrait défaire les barricades, on n'a pas le temps. Je cours prévenir rapidement chaque pièce. Tandis que je passe de la première à la seconde, j'entends un char qui fourrage déjà dans le village. Par où est-il entré celui-là ? Enfin il est dans une rue ; le voilà qui se dirige vers la sorti Est. Seulement il va aboutir dans le dos de la deuxième pièce, qui tire vers l'extérieur. Je cours du plus vite que je peux ; durant ce temps le char a coupé à travers un jardin. J'arrive à la pièce, avec le tireur de garde je la fais tourner de 180 degrés. Vlan ! Une rafale dans les oreilles : le tireur est blessé, il tombe. De l'autre côté de la rue juste derrière la haie du jardin, le char fonce. Il a mal calculé. Un petit arbre à plié sans rompre. Il doit reculer. Il recule d'un mètre. C'est de trop. Je ne vois que le bout de son mât-antenne qui dépasse la haie, mais au jugé je lui envoie deux coups presque en même temps. Le mât-antenne décrit un cercle, il tourne, il veut s'en aller. Cette fois-ci je lui envoie trois coups, le premier dans l'axe du mât, le deuxième à droite, le troisième à gauche. Le mat s'immobilise. Les occupants sortent. Ils sont blessés. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper d'eux davantage ; car j'entends un autre char dans mon dos. Nouveau retournement de 180 degrés. Qu'est-ce que je bénis le ciel que mes hommes trop fatigués et dépourvus de pelles, n'aient pas eu le temps de creuser l'emplacement habituel ! Jamais nous n'aurions pu ainsi tourner la pièce et c'est nous qui nous serions perdus. Mais le second char ne vient pas vers nous. Le son de son moteur s'éloigne.

Je vais voir maintenant les hommes du char. Ils sont couchés près de l'engin, ils doivent être très durement blessés. Ils me font signe qu'ils ont soif. Je voudrais leur donner à boire, mais hélas je n'ai rien. Je passe au poste de secours, près du P.C et demande qu'on envoie tout de suite des brancardiers. Puis je retourne à mon point d'appui où les hommes attendent avec inquiétude, car ils ont reconnu les coups de 25. « Vous l'avez eu mon lieutenant ? Oui, mais MONTAGNE, le tireur de la seconde pièce, est blessé. Heureusement ce n'est pas grave, il peut marcher » Il n'en est pas hélas, de même de BERTOT, le grand Jacques, beau gars de Dieppe, chef de la première pièce. Comme je l'avais prévenu que des chars pourraient venir, il s'est placé en observation à quelques mètres de sa pièce et n'a pas bronché quand le tir d'artillerie s'est abattu à côté de lui ; ne cessant pas d'observer et se disant aussi en normand que les chars pouvaient bien venir derrière les obus. Seulement un éclat a volé qui lui a fracassé la cheville. Je voudrais aller le voir. Mais je n'aurai pas même cette consolation ; car les événements se précipitent. Depuis 10h nous avons perdu tout contact avec le P.C Régiment. Nous devons être encerclés. Les munitions diminuent, il faut les économiser pour le décrochage sauveur de ce soir, car nous ne perdons pas espoir de faire cette nuit les cavaliers.

Mais on vient m'avertir que les chars vont revenir à l'attaque. Dans le village on a resserré le dispositif. Cela me libère un canon. Aussi allons-nous essayer cette fois de démolir les chars avant qu'ils n'aient atteint les fantassins des points d'appui. Laissant les chevaux que nous ne pouvons emmener à cause des balles qui voltigent d'un peu partout, nous traînons la pièce vers un verger extérieur d'où nous pouvons voir venir les engins ennemis. Mais brusquement nous nous trouvons devant un petit mur ; on ne peut passer ni à droite ni à gauche : il faut passer par-dessus. Allons les gars ! Encore un petit effort. Des voltigeurs viennent nous aider, nous sommes maintenant huit « À bras, ferme ! » Hop ! D'un coup d'ensemble on élève les roues à hauteur de nos épaules et on pousse sur le mur. Tandis que le plus fort maintient les flèches en équilibre nous sautons de l'autre côté recevoir les 500 kg. Enfin ça y est. Les voltigeurs vont reprendre leur place sur

notre gauche et nous mettons en batterie. A la jumelle on reconnaît les mâts d'antenne des chars qui dépassent les blés. Ils sont là-bas dans un petit chemin qui se rapproche ensuite de nous et dont on voit une échancrure par où ils vont sans doute passer. Je pointe dessus et j'attends. Les mâts ont bougés. Attention. Le premier char débouche dans l'échancrure, ils sont les uns derrière les autres. Je tire un premier coup. Le chargeur me crie : « Trop à gauche ». Je rectifie et tire trois coups. Les chars se sont arrêtés, mais un arbre du verger me bouche maintenant la vue. On déplace le canon rapidement. On a fait vite, mais pas encore assez, les chars font machine arrière. Je tire un dernier coup ; ils ont disparu de l'échancrure, fidèles à leur tactique ; ne pas se risquer inutilement contre une arme antichar. Maintenant ils vont envoyer un ou deux groupes d'assaut. Il ne faut plus compter que sur les voltigeurs qui nous entourent car je n'ai que deux hommes avec moi, et pas d'arme automatique. Le mieux est de faire repasser la pièce par-dessus le mur et aller s'installer deux cents mètres à gauche ; ruse classique qui réussit dans la mesure où l'on fait vite. Ace moment le chargeur me dit : « Il y plus de voltigeurs autour de nous. Mon lieutenant, regardez ». C'est vrai il n'y a plus personne. Ils ont du recevoir un ordre de repli, dis-je. En tout cas à trois nous ne pouvons plus emmener la pièce par-dessus le mur. Nous enlevons la culasse, les mécanismes et la lunette et nous sautons le mur en direction du P.C.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Arrivés au P.C plus personne. Ca alors c'est inouï ! Comme volatilisisation instantanée on ne fait pas mieux au cinéma. Il n'y a plus qu'à tenter de rejoindre à travers champs le P.C Régiment. Mais voici un camarade médecin qui sort du poste de secours et qui résout le mystère : Il n'y a plus de P.C Régiment, comme il n'y a plus de P.C Bataillon. Les Divisions se sont rendues, ce matin à Saint Valéry en Caux à 8 h. Mais encerclés, nous n'en savions rien. Le commandant du Bataillon l'a sans doute appris et a donné l'ordre de déposer les armes. Pour moi en tout cas je ne veux pas me rendre, je vais me camoufler dans une maison et rejoindre les lignes dès que je me sentirai en force. Mais voilà des civils qui me supplient de ne pas faire ça. Les allemands vont les fusiller si je suis pris, ils vont mettre le feu au village. Ces gens me paraissent complètement affolés par les deux jours de combats qui se sont déroulés dans leur jardin et leur maison. Le Bataillon s'est bien rendu, lui, disent-ils. Sans doute, mais est-ce qu'il en a reçu l'ordre ? N'est-ce pas une défaillance locale ? Qui me prouve que les Divisions se sont effectivement rendues ? Je suis dans une cruelle incertitude. Je pense à mon père, à mes frères. Cependant, tout à coup je fais une constatation curieuse : c'est que tout est redevenu calme autour de nous, je n'entends plus de canonnade, plus d'armes automatiques. C'est significatif ; je calcule très vite. Les civils sont affolés, rien à compter de ce côté en ce moment, il faut courir à travers champs. Et puis je me mets à rire ; courir ; il ne faut y penser je n'en ai plus la force. Je me rappelle tout à coup que je suis véritablement moulu, que nous n'avons pas mangé aujourd'hui et, en somme, presque pas depuis Torcy. Absolument pas en forme pour l'aventure, pour forcer le cercle. Avant tout dormir, une nuit, deux nuits, pour retrouver des forces, de la clarté d'esprit. Bon, je serai prisonnier... provisoire. Ce soir, demain, je dormirai. Après, je serai de nouveau prêt pour un long effort et l'aventure.

Faisons vite les gestes pénibles :

Voici l'officier Allemand, un Capitaine de Pionniers de la Division Blindée, qui fait un pas, salue, tend la main : « Vous avez bien combattu, Monsieur, mais nous sommes les plus forts ! Heil Hitler ! » - La gorge serrée qui répond : « Vive la France Monsieur ! » - Les honneurs rendus au morts - La section exténuée rapidement formée et qui remet de l'ordre dans sa tenue. Je fais reprendre les armes ; vérifie qu'elles ne sont plus chargées. La dernière présentation au Commandant du Bataillon. Le Commandant fait rendre les Honneurs. Un de nos camarades, Prêtre, bénit les tombes. Les Allemands tirent vers le ciel leurs salves réglementaires. L'officier Allemand prend congé de la colonne. Maintenant il ne faut plus songer qu'à une chose : faire de même. Les lignes doivent-être sur la Seine, toute proche. De l'autre côté on doit encore pouvoir se battre.

Paul de CHATEAUVIEUX, S.J

Ce récit a été retranscrit à l'original. Vous pouvez le retrouver dans « villages qui renaissent » bulletin de la paroisse Saint Sulpice de Huppy rédigé en 1952 par l'abbé Moullart curé de Huppy.

